

12364

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

(HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — SCIENCES SOCIALES)

T. I—XXI (1913—1939) SOUS LA DIRECTION DE N. IORGA

PUBLIÉ PAR LES SOINS DU SECRÉTAIRE DE LA SECTION

N. BĂNESCU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TOME XXIII. I.

EXTRAIT

LE PATRIARCHE ATHANASE I^{ER}
ET ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

— ÉTAT RELIGIEUX, POLITIQUE ET SOCIAL
DE L'EMPIRE —

PAR

N. BĂNESCU

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

(HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — SCIENCES SOCIALES)

T. I—XXI (1913—1939) SOUS LA DIRECTION DE N. IORGA

PUBLIÉ PAR LES SOINS DU SECRÉTAIRE DE LA SECTION

N. BĂNESCU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TOME XXIII. I.

EXTRAIT

LE PATRIARCHE ATHANASE IER
ET ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

— ÉTAT RELIGIEUX, POLITIQUE ET SOCIAL
DE L'EMPIRE —

PAR

N. BĂNESCU

LE PATRIARCHE ATHANASE I-er ET ANDRONIC II
PALÉOLOGUE

— ÉTAT RELIGIEUX, POLITIQUE ET SOCIAL DE L'EMPIRE —

Le patriarche Athanase I-er, qui occupa à deux reprises le trône pontifical pendant le trop long règne d'Andronic II Paléologue (1282—1328), nous a laissé une volumineuse correspondance, adressée surtout à l'empereur. Ces lettres jettent une vive lumière sur la situation déplorable de l'empire au cours de la triste période qui suivit la restauration byzantine.

La majeure partie de cette correspondance nous a été transmise en trois manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris et explorés, il y a une douzaine d'années, par le savant français Rodolphe Guiland, qui présenta dans ses lignes générales l'objet de ces lettres et dégagea la caractéristique des deux pontificats du patriarche Athanase ¹⁾.

Mais la correspondance d'Athanase a été conservée également dans un manuscrit de la Bibliothèque du Vatican ²⁾, où M. Vitalien Laurent, directeur de l'Institut Français d'Études Byzantines à Bucarest, l'a photographiée, il y a plusieurs années, dans le but de la publier. Le manuscrit du Vatican est plus ancien (XIV-ème siècle) et plus complet que les trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris. En examinant ces photographies qu'avec son amabilité coutumière M. Laurent a mises à notre disposition, nous avons pu nous convaincre qu'elles contenaient des lettres inconnues du savant français et qu'elles offraient des informations précieuses sur la situation intérieure de l'Empire. C'est ce qui nous a poussé à reprendre ce sujet et à compléter l'intéressant exposé

¹⁾ Son étude intitulée: *La correspondance inédite d'Athanase, patriarche de Constantinople (1289—1293; 1304—1310)* a paru dans *Mélanges Ch. Diehl*, I-er vol., Ernest Leroux, 1930, pp. 121—140.

²⁾ *Vatic. gr.*, 2219.



de M. Guillard en ce qui concerne les conditions de la vie byzantine au cours de cette période troublée.

Athanase devint patriarche de Constantinople en 1289, après Grégoire de Chypre. Deux historiens contemporains, Pachymère et Grégoras, nous donnent sur lui des renseignements précieux et tous deux en esquissent la figure aux traits analogues, sous lesquels ressort le caractère dur et impitoyable de cet ascète arraché à sa vie de solitaire du mont Ganos pour être placé à la tête de l'Église. Ce portrait, comme l'a également observé M. Guillard, est pleinement confirmé par la correspondance du patriarche.

Pachymère nous dit qu'Athanase, une fois intronisé, montra des habitudes bien différentes de celles qui existaient jusqu'alors, car «il voulait parcourir les chemins à pied, porter de rudes vêtements, chausser des sandales grossièrement fabriquées par lui-même et mener une existence d'une simplicité absolue». «Mais», ajoute immédiatement l'écrivain, indigné des manières du patriarche, aussi bien que de l'intolérance irréductible qu'il manifestait envers tous, «ce n'est pas pour cela qu'on l'avait recherché (πλήν οὐ διὰ ταῦτ' ἐζητεῖτο). En effet, ce n'est pas dans le port de vêtements ou de sandales et dans le travail des mains que réside la charge du vrai pasteur, mais dans une heureuse disposition de l'âme pleine de l'amour du Christ, par quoi on arrive à gouverner les âmes selon le Christ»¹⁾. Pachymère tient à enregistrer ensuite les récits compromettants répandus par certains au sujet du caractère inflexible d'Athanase, les signes extraordinaires produits lors de son intronisation et considérés comme autant de mauvais présages. Dès ses débuts, son activité pastorale soulève le mécontentement général. Des moines, «venus on ne sait d'où», s'introduisent auprès de lui sous divers prétextes et font régner sur leurs confrères une véritable terreur, au nom de la discipline canonique. «Comme le scorpion sortant de son trou lance, dit-on, son aiguillon sur tout ce qu'il rencontre», de même ces moines inondent

¹⁾ II, p. 140 (Bonn).

d'amertume tous ceux qui les entourent, « reprochant à l'un l'argent trouvé sur lui, à l'autre ses habits neufs, à celui-ci l'usage de deux ou même de trois tuniques, à celui-là le port d'une croix somptueuse d'argent ou d'or, à un autre les beaux ornements de son canif, à l'un la blancheur de son essuie-mains, à l'autre ses bains, à un autre encore sa mollesse, le commerce de ses amis, ou, en cas de maladie, le recours au médecin » ¹⁾. Lorsque les hommes de l'Église, croyant que le patriarche n'était pas au courant des agissements de ces fâcheux censeurs, se plaignaient d'eux, ils se voyaient reprocher leur peu de souci pour le bien ²⁾.

Pendant toute la durée de son premier pontificat, Athanase a d'incessants conflits avec les évêques et les moines, avec les laïques de l'administration et avec l'aristocratie qu'il harcèle sans arrêt de ses critiques. Les lettres qu'il adresse à l'empereur et qui sont de véritables rapports officiels — on y relève même les termes appropriés: ἀναφορά, ἀναφέρειν — dénoncent obstinément les oppositions et les irrégularités. A son tour, il est continuellement l'objet de réclamations auprès de l'empereur. Andronic, foncièrement pieux, le défend et, non sans peine, aplanit les conflits. L'histoire de Pachymère est pleine de ces épisodes provoqués par la nature autoritaire, implacable d'Athanase.

Le portrait tracé par l'autre historien de l'époque, Nicéphore Grégoras, ne se distingue en rien de celui que nous a laissé Pachymère.

Après l'abdication de Grégoire de Chypre, écrit-il ³⁾, le trône patriarcal fut occupé par « un moine du nom d'Athanase qui, rompu depuis l'enfance aux travaux de l'ascèse, avait passé son existence d'ermite au mont Ganos. C'était un homme ignorant des lettres et des bonnes manières, mais, cela mis à part, bon et digne d'admiration pour sa vie monacale, sa sobriété et ses veilles qu'il prolongeait durant la nuit entière; il dormait sur le sol, ne se lavait pas les pieds, allait toujours à pied et montrait un penchant très naturel pour les

¹⁾ *Ibidem*, pp. 148—149.

²⁾ *Ibid.*, p. 150.

³⁾ I, p. 180 (Bonn).

anachorètes des montagnes et des grottes» (χαμαιούνης και ἀνιπτόπους και πεζοπορών ἀει και τρόπον ἔχων μάλα προσήκοντα τοῖς διαιωτέμοις καθ' αὐτούς ἐν ὄρεσι και σπηλαίοις).

Dès son installation sur le trône patriarcal, raconte Grégoras, il jeta sur les évêques et sur le clergé un regard sombre, empreint d'ardeur divine et de sévérité (βλοσυρόν τε ἐπέριψεν ὄμμα και ζήλου θείου και πικρίας μεστόν). De nombreux évêques s'étaient établis dans la capitale, auprès de l'ancien patriarche: Athanase les renvoya tous dans leurs diocèses, afin qu'ils y vécussent, «pour ne pas comploter ici les uns contre les autres et contre lui-même, eux qui doivent enseigner la paix» (τῆς εἰρήνης ὀφείλοντες εἶναι διδάσκαλοι)¹). Il y en avait d'autres qui, prétextant les décisions prises par les Synodes, se croyaient obligés de venir une ou deux fois l'an auprès du patriarche, afin de le consulter en matière de dogme et de s'entendre au sujet des questions religieuses. Athanase leur interdit purement et simplement l'accès de la capitale, et Grégoras ne craint pas de dire qu'il fit bien: εὖ ποιῶν. «Il est juste, disait Athanase, que chacun s'occupe de son diocèse comme le patriarche de la capitale et que chacun veille sur place sur ses ouailles, et non seulement y recueillir le gain et perdre son temps dans la capitale».

Plus loin, Grégoras met en relief les grandes qualités du patriarche et les services signalés qu'il rendit à ses contemporains. Il était très hostile à ceux qui commettaient des injustices, «si bien que, non seulement les parents de l'Empereur, mais même les propres enfants de ce dernier craignaient davantage son étonnante sincérité et ses critiques que les ordres de l'empereur, car sa vie irréprochable et le respect que lui témoignait le basileus leur inspiraient une grande gêne et même de la crainte». Impitoyable pour les moines qui défiaient les canons, il ne craignait pas de prendre contre eux les mesures les plus sévères, les jetant en prison ou les éloignant de la capitale. Grégoras, qui ne partage pas l'indignation de Pachymère pour des mesures de ce

¹) Pp. 181—182.

genre, reconnaît lui-même combien l'Église de cette époque s'est éloignée de ce qu'elle était autrefois, alors que ses représentants prêchaient la parole divine dans les maisons, dans les familles et dans les paroisses.

En de pareilles conditions, Athanase, qui avait soulevé tout le monde contre lui, fut obligé d'abdiquer, après quatre ans de pontificat (1293). Pachymère, enregistrant cette retraite, déclare que la cause en fut « le bruit fait par tous les évêques, les moines et les laïques, qui ne pouvaient supporter plus longtemps la sévérité au spirituel du patriarche » (ἡ δ' αἰτία πάντων ὁ θόρυβος ἦν ἀρχιερέων καὶ μοναζόντων καὶ λαϊκῶν φέρειν ἐπίπλεον μὴ δυναμένων τὴν ἐκείνου πνευματικὴν σκυθρωπότητα).

Mais dix ans plus tard, à la suite de dissensions qui n'ont cessé de troubler l'Église d'Orient, Andronic II insista pour que fût ramené sur le trône patriarcal Athanase qui, de sa retraite, n'avait cessé d'exercer son influence morale sur lui. C'est ainsi qu'après la démission de Jean XII, Athanase fut réinstallé, en août 1304, à la tête de l'Église de Constantinople, et ce deuxième pontificat devait être de plus longue durée que le premier. Mais il revenait avec les mêmes principes moraux élevés et inflexibles et ne tarda pas à soulever de nouveau dans la société traversée par de grandes calamités une opposition acharnée. Pachymère enregistre souvent dans son histoire les manifestations de cet esprit hostile au patriarche qui voulait ramener l'Église à son ancienne pureté de mœurs. Comme auparavant, l'auteur, lui-même homme d'Église, est du côté de ses confrères persécutés et il nous décrit l'état déplorable des ecclésiastiques dont « les plus notables vivaient dans le besoin et le déshonneur, car le caractère du patriarche n'avait changé en rien depuis ses débuts » (οὐ γὰρ ἐξήλλακτο τῶ ἀνδρὶ τὰ τοῦ ἡθους οὐδ' ἐς βραχὺ καταστάσεως τῆς ἀρχῆθεν) ¹⁾.

En 1310 prit fin ce deuxième pontificat d'Athanase qui, mécontent de tout ce qu'il avait eu à endurer et ayant l'impression que l'empereur ne le défendait pas suffisamment, démissionna de nouveau.

¹⁾ II, pp. 518—519.

Nicéphore Grégoras a relaté l'épisode de cette nouvelle retraite qui jette un jour très caractéristique sur les rapports du patriarche avec le basileus. D'après l'historien, le motif en fut le fait que certains de ceux qui nourrissaient le plus d'hostilité envers Athanase, ne pouvant souffrir de le voir demeurer si longtemps sur le trône œcuménique, tramèrent contre lui un complot impie. Comme le patriarche passait la plus grande partie de son temps dans sa cellule de Xérolophos, ils dérobèrent un jour le tabouret de son trône (τὸ ὑποπόδιον), peignirent au-dessous l'image du Rédempteur et des deux côtés de cette dernière l'empereur Andronic II, la bride à la bouche, et le patriarche Athanase le menant comme un cocher mène son cheval (ὥσπερ τις ἡνίοχος ἵππον).¹⁾ Ils remirent ensuite à sa place le tabouret peint de la sorte. Certains, découvrant la chose, la répandirent dans le public et s'empressèrent de calomnier auprès de l'empereur le patriarche qu'ils traitèrent de sacrilège. Andronic portait un trop grand respect à Athanase pour lui attribuer cette impiété. Il s'empara des calomniateurs qu'il considérait comme les véritables auteurs de cette profanation et les condamna à la détention perpétuelle. Mais le patriarche, irrité que la punition n'eût pas été plus sévère, quitta immédiatement son siège et se retira dans la solitude de sa cellule de Xérolophos.

I

La correspondance du patriarche confirme pleinement l'exactitude du portrait tracé par ses deux contemporains. Dans toutes les questions qui agitaient profondément la société de son temps, il conserva la même attitude obstinée, la même sévérité inflexible envers ceux qui s'écartaient de la morale chrétienne, accroissant ainsi le chaos et la misère publique.

L'Église, déchirée par de graves dissensions, formait, comme il est naturel, le centre de ses préoccupations. L'union avec Rome, imposée par Michel VIII Paléologue et annulée dès le début de son règne par Andronic II, comptait encore

¹⁾ I, pp. 258—259.

des partisans et était une cause de discorde; d'autre part, les adeptes d'Arsénios ne cessaient de s'agiter pour obtenir ce qu'ils croyaient être leur droit; le patriarche d'Alexandrie ¹⁾, établi par nécessité à Constantinople, était en permanent conflit avec Athanase ²⁾; des évêques hostiles à ce dernier s'élevaient contre lui, entretenant ainsi une atmosphère de suspicion et de provocations. Bon nombre des lettres d'Athanase nous transmettent l'écho de ces dissensions interminables. Le patriarche se plaint ordinairement à l'empereur de tous les désordres qui troublent l'Église et lui demande avec insistance de renvoyer les évêques dans leur diocèse, afin qu'ils restent au milieu des fidèles, qu'ils les instruisent et qu'ils les protègent, car ils ne sont dans la capitale, comme certains moines, que « pour des festins, des schismes et des troubles » (εἰ μὴ εἰς συμπόσια καὶ εἰς σχίσματα καὶ εἰς παραχάς, ὡς καὶ τινες μοναχοί). Si l'empereur continue à les tolérer, Athanase ne craint pas de lui dire qu'il les chassera lui-même bon gré mal gré et qu'il aura à rendre compte au Christ de cette audace ³⁾.

L'exposé de M. Guillaud insiste assez sur les faits concernant l'Église pour que nous n'ayons pas à y revenir. Nous nous contenterons d'ajouter certains détails qui viennent compléter le tableau esquissé par le savant français.

Pour Athanase, toutes les calamités qui se sont abattues à cette époque sur l'empire étaient dues avant tout à l'abandon de la morale chrétienne. Aussi fait-il sans cesse appel à l'empereur pour qu'il impose le retour à la foi pratique et à la pénitence: ἐπιστροφή καὶ μετάνοια sont les termes qui reviennent incessamment dans les lettres du patriarche. Dans l'une d'elles, où il parle des évêques, tout en reconnaissant que ce qui est arrivé est inexorable (ἀπαραμύθητα τὰ συμβάντα ἡμῖν), il affirme: « Nous récoltons ce que nous avons semé » (θερίζομεν ἃ καὶ ἐσπείραμεν), car, dit-il, si nous

¹⁾ Un Athanase également.

²⁾ Voy. Ἀρχιεπισκόπου Ἀθηνῶν Χρυσοστόμου, « Ὁ Ἀλεξανδρείας Ἀθανάσιος Β' (1276—1316), dans Ἐπετηρίς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, VI, (1929), 3—13.

³⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ τῶν ἀρχιερέων ἵνα ἀπέλθῃ ἕκαστος εἰς τὴν λαχοῦσαν αὐτῷ, ὅπως διδάσκει τὸν λαὸν αὐτοῦ. Fol. 13v—14r.

nous étions portés vers la conversion et la pénitence, Dieu, qui peut tout, aurait changé nos tristesses en joie. Mais, à part quelques-uns d'entre eux, les évêques, invités à se réunir aux offices des veilles, non seulement n'ont pas obéi, mais encore ont calomnié le patriarche, en se moquant de lui; et quand il a ordonné, à ceux qui étaient venus, d'officier en vêtements épiscopaux, ils n'ont pas tenu compte de ce qu'il disait. « Si donc, nous qui appartenons à l'Église, nous ne nous repentons pas, que peut-on espérer du Sénat? » se demande le patriarche. Il conseille à l'empereur de ne pas se décourager, d'avoir confiance en Dieu qui viendra à son secours, mais à condition de s'aguerrir et de défendre le bien. Car les Francs ne sont pas les seuls à commettre des sacrilèges, les vrais chrétiens en commettent également et jusqu'à l'intérieur de la capitale, — choses qu'il a été empêché de rapporter et qui, même lorsqu'il les a rapportées, « sont restées impunies, par suite d'une tolérance excessive, ou parce que certains, agissant par amitié ou gagnés par des présents, sont intervenus pour obscurcir la vérité ». C'est pourquoi Athanase demande, comme dans d'autres circonstances, qu'une enquête sur place soit faite: « Si Ta Majesté connaît un évêque, un sénateur, un prêtre ou un moine dont la conscience soit pure, qu'Elle lui ordonne de venir avec moi enquêter, au nom de Dieu, et qu'il dénonce ce qui doit être puni et tout ce qui cause des torts à Ta divine Majesté; réveille-Toi, pour venger le droit, la modération et la pitié par Ta miséricorde, car autrement Tu ne saurais plaire à Dieu qui T'a fait empereur »¹⁾.

Dans une autre lettre²⁾, le patriarche se plaint de la tolérance que témoigne l'empereur envers les ennemis de la vraie foi — Juifs, Arméniens et Turcs — qui ont élevé leurs maisons de prière au milieu des chrétiens et défient ces derniers. Il reproche au basileus non seulement de permettre aux Juifs d'établir au milieu des orthodoxes « la synagogue déicide » (τὴν θεοκτόνον συναγωγὴν) et de se moquer ainsi de « la croyance en notre Seigneur et Maître Jésus-Christ » et des

¹⁾ Πρὸς τὸν αὐτοκράτορα γράμμα περὶ τῶν ἀρχιερέων ὅτι οὐ μόνον συντρέχουσιν ἐν τῇ ἀγρυπνίᾳ, ἀλλὰ καὶ διασύρουν καὶ καταγελαῖν αὐτὸν, etc. Fol. 8 v—9 r.

²⁾ Περὶ τῶν θεοκτόνων Ἰουδαίων ἵνα ἐξέλθωσιν ἐκ τῆς πόλεως. Fol. 18 r.

mystères « dont la sainte et immaculée croyance des chrétiens est riche », mais encore il dénonce un certain Kokalas — très probablement un dignitaire influent — qui s'est laissé acheter par des présents et a donné aux Juifs « une grande puissance » ; « si un chrétien zélé osait parler, ajoute-t-il, qui pourrait le sauver de la prison ? ». Quant aux Arméniens, Dieu sait combien d'actions honteuses ils commettent envers les orthodoxes de leur entourage ; les Turcs enfin « qui, pour nos péchés, sont devenus les maîtres des villes chrétiennes », vont jusqu'à interdire aux chrétiens d'entendre la voix des cloches, « tandis qu'ils montent (dans le minaret) pour proclamer, suivant l'habitude de leur pays, les dogmes de leur détestable doctrine ».

II

Mais la correspondance d'Athanase nous offre quelques données importantes sur les événements politiques de l'époque, concernant spécialement les Turcs et la célèbre « Compagnie Catalane ».

La situation de l'empire était, sous le règne d'Andronic II, particulièrement grave. L'État seldjoucide d'Asie Mineure s'était émietté en une multitude d'émirats qui s'étendaient de plus en plus vers les côtes, mettant à feu et à sang les infortunées régions situées au-delà du Bosphore. En Europe, Étienne Uroš II Miloutine qui régnait en Serbie poursuivait une guerre sans merci contre Byzance, reculant toujours davantage vers l'Orient les bornes de sa domination. L'anarchie dans laquelle se débattait l'État bulgare, dominé par les Tatares, avait des répercussions sur ses relations souvent troublées avec l'empire.

En Asie Mineure, la situation était encore plus critique. Le savant P. Wittke, dans un ouvrage consacré ces dernières années à la Principauté de Mentésche, située en Carie ¹⁾, a jeté une vive lumière, grâce à des documents orientaux, sur

¹⁾ *Das Fürstentum Mentésche. Studie zur Geschichte Westkleinasiens im 13.—15. Jahrhundert.* Istanbuler Mitteilungen, Heft. 2. Istanbul, 1934.

le processus de la pénétration turque dans les provinces maritimes. A partir de 1220, les Mongols lancèrent en Asie Mineure de nouvelles tribus turques et des bandes de guerriers. Ce flot s'écoula naturellement dans la région des frontières. En même temps que les guerriers, vinrent des derviches qui fuyaient la Transoxanie, l'Iran, l'Aderbaïgan et l'Irak. Ils soutinrent la mission spirituelle menée par Babaïye, et ce mouvement influença la lutte qui se déroulait à la frontière pour le triomphe de la croyance ¹⁾.

Après la restauration de l'empire à Constantinople, Michel VIII Paléologue dirigea son attention vers les Balkans et négligea de défendre la frontière de l'Est. Abandonnés par l'empire, les défenseurs de cette frontière, les fameux ἀκρίται sur lesquels les dernières recherches de M. H. Grégoire ont jeté une si vive lumière, ne pouvaient plus constituer un obstacle sérieux contre les envahisseurs. Les deux historiens de l'époque qui nous intéresse, Pachymère ²⁾ et Grégoras ³⁾, appuient cette constatation. Aux frontières de l'empire byzantin s'installent ainsi des bandes de Turcomans qui font d'incessantes incursions vers les côtes. Ils envahissent continuellement les territoires byzantins, s'emparent de captifs qu'ils vendent comme esclaves, et ce trafic est pour eux une source de grands bénéfices.

La pénétration des Turcs se poursuit ainsi sur toute la ligne depuis la Mer Noire jusqu'à la Méditerranée. Vers 1300, tout l'Ouest de l'Asie-Mineure est, politiquement, aux mains des Turcs. Dans les territoires conquis s'organisent plusieurs États nouveaux dont les dynasties descendent, comme l'a montré M. Wittke, de personnalités qui avaient joué un rôle essentiel dans la conquête et dans la prise de possession, donc des chefs de l'État seldjoucide, d'anciens beys de la frontière ou d'aventuriers. Traçant le tableau de ces grandes tempêtes qui grondaient à l'Est, Nicéphore Grégoras, après avoir montré l'exode de la malheureuse

¹⁾ Cf. le même, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*. Byzantion, II (1936), 285 sq.

²⁾ I, p. 16 sq.

³⁾ I, p. 137.

population qui dut se réfugier jusqu'en Thrace, énumère les satrapies turques suivantes qui se partageaient l'Ouest de l'Asie Mineure: «*Karmanòs Alisurios* domine la majeure partie de la Phrygie intérieure, les contrées qui s'étendent jusqu'à Philadelphie et à la région située au voisinage d'Antioche sur le Méandre; de là jusqu'à Smyrne et la côte d'Ionie, un autre, qui portait le nom de *Sarchanes*; les environs de Magnesia, de Priène et d'Ephèse sont occupés par un autre satrape, nommé *Sasan*; les régions de Lydie et d'Éolie jusqu'à la Mysie hellespontique (avaient pour maîtres) *Kalames* et son fils *Karasi*, et les régions situées auprès de l'Olympe et toute la Bithynie étaient aux mains d'un autre, nommé *Atman*; les territoires entre le fleuve Sangaris et la Paphlagonie se trouvaient partagés entre les fils d'*Amurios*»¹⁾.

M. Wittek a identifié ces noms, altérés sous la plume de l'historien byzantin. «*Karmanos Alisurios*» est le prince de *Kermian* ou *Germian* de la famille '*Alisîr*. «*Sarchanes*» est *Saruban*, le fondateur de la principauté qui porte son nom dans la vallée du fleuve Hermus. Le troisième est *Sasan*, maître de la côte depuis le Méandre jusqu'à Ephèse. «*Kalames*» a été identifié avec *Qalam-Beg*, qui descend de la célèbre famille *Danišmend*; *Karasi*, son fils, a eu sa résidence à Akîrâ = Ὀχυρά et a régné également sur Pergame. En ce qui concerne les fils d'«*Amurios*» on ne découvre rien dans les sources orientales; les sources byzantines connaissent ses fils *Ali* (Ἀλῆς) et *Nasreddîn*.

Pachymère, contemporain de ces transformations, nous en a laissé une description analogue. La situation de l'Orient s'effondrait sans cesse, écrit-il, empirait de plus en plus, de sorte que chaque jour les nouvelles les plus mauvaises parvenaient à l'empereur. «*En dehors des villes, les hautes régions de la Bithynie, de la Mysie, de la Phrygie, de la Lydie et de l'Asie tant chantée étaient dévastées*»²⁾. À côté de quelques noms d'émirs cités par *Grégoras*, il en ajoute d'autres plus difficiles à identifier: «Ἀμούριοι ταῦτα καὶ Ἀτμᾶνες Ἀτῖναί τε καὶ Ἀλισύραι καὶ Μανταχίαι καὶ

¹⁾ I, pp. 214—215.

²⁾ II, p. 388.

Σαλαμπάξιδες καὶ Ἀλαΐδες καὶ Ἀμνηραμάναι καὶ Λαμίσαι Σφονδύλαι τε καὶ Παγδῖναι »¹⁾ Ἀτῖναι représente pour M. Wittek la race d'*Aydin*, qui occupa plus tard la vallée du fleuve Kaystros, et Μανταχίαι Σαλαμπάξιδες est la dynastie de Mentesche, de la province de Carie, Salam-paxis étant un dérivé du turc *Sabil-begi* (le bey de la côte).

Dans leur progression, les bandes de pillards turcs, établis dans ces régions comme chez eux, étaient parvenues jusqu'au bord du Bosphore et de la Mer de Marmara. P a c h y m è r e a esquissé un tableau dramatique de l'assaut barbare qui forçait la population terrifiée à se réfugier dans les quelques citadelles de la côte qui existaient encore, — Nicomédie, Nicée, Kyzikos et quelques autres. La plupart des réfugiés, ne se trouvant plus en sûreté nulle part, s'enfuyaient au delà du détroit, encombrant la capitale et ses environs: « Et ce détroit recevait chaque jour une fourmillière d'hommes et d'animaux » (καὶ ὁ πορθμὸς οὗτος ἐκάστης μυρμηκιᾶν ἀνθρώπων καὶ ζώων ἐδέχετο), qui avaient réussi à s'échapper au prix des plus terribles souffrances, « car il n'y en avait pas un, note l'historien terrifié, qui n'eût à pleurer l'un des siens, celle-ci appelant son mari, celle-là son fils ou sa fille, telle autre le frère ou la sœur ». Tous étaient lamentablement étendus sur le sol, les uns dans la cité, les autres au dehors de la ville, jetés sur le rivage, au hasard, dans la poussière, enfants, femmes et vieillards pitoyables qui gisaient sur les chemins et « qu'il suffisait d'entendre pour être saisi de pitié ».

Parmi les lettres d'Athanase, il y en a une qui date de ces années (avant sa deuxième élévation au patriarcat) et qui est adressée à l'empereur alors que ce dernier se trouvait à Thessalonique: « Πρὸς τὸν αὐτοκράτορα τοῦ ὄντος (ἰ. τὸν ὄντα) ἐν Θεσσαλονίκῃ »²⁾, et elle nous dépeint en quelques traits impressionnants la déplorable situation des régions dévastées par les Turcs. Andronic II était allé avec la basilissa et ses parents à Thessalonique au printemps de l'année 1299, pour la réception du roi serbe et la célébration

¹⁾ II, p. 389.

²⁾ Fol. I r.—I v.

du mariage de ce dernier avec Simonis, fille de l'empereur ¹⁾. Andronic s'efforçait par cette alliance de mettre fin aux interminables guerres avec les Serbes. Pachymère nous dit que l'empereur revint à Constantinople après une absence de près de deux ans et que la population de la capitale se rendit en foule au-devant de lui ²⁾. Pendant cette longue absence, les ennemis asiatiques avaient fait beaucoup de progrès et Athanase flatte l'empereur en lui adressant ces paroles de l'Écriture comme à l'« oint » de Dieu: « Sire Empereur, si tu avais été ici, la race des chrétiens mes frères n'aurait pas été éprouvée par des épreuves si terribles », l'héritage du Christ, sur lequel tu as été appelé à régner, afin de l'accroître et de le garder, n'aurait pas été exposé de la sorte; « et maintenant, hélas, — ajoute-t-il — à cause de nos péchés ils sont devenus la proie des sanguinaires Ismaélites, et les serviteurs et les adorateurs de la bienheureuse Trinité sont tombés dans l'esclavage des infidèles et leur sang a été répandu comme de l'eau par le sabre barbare ! ». Il conseille à l'empereur de s'élever au plus tôt pour les venger, de ceindre l'épée et de rendre sept fois à ses ennemis le mal qu'ils ont fait, afin d'accomplir la parole du Prophète, en brisant les enfants des impiés contre les rochers.

Dans ces tragiques circonstances, Andronic II reçoit l'ambassade de Roger de Flor, le chef de la « Compagnie Catalane », qui vient offrir à l'empereur dans sa lutte contre les Turcs les services de cette troupe aguerrie. La paix de Caltabellota (31 août 1302) ³⁾ entre Charles II de Naples et Frédéric de Sicile avait laissé libre la Grande Compagnie, qui avait lutté pour ce dernier. L'empereur fut heureux de cette offre et accepta les conditions de Roger. Celui-ci débarqua, en septembre 1303, à Constantinople avec 1500 cavaliers, 4000 Almogavares, — masse de mercenaires copiée sur l'armée des Almoravides et des Almohades envoyés autrefois par le Moghreb marocain, comme les définit notre grand

¹⁾ M. Lascaris, *Princesses byzantines dans la Serbie au Moyen-âge* (en serbe), Beograd, 1926, p. 66.

²⁾ I, p. 290.

³⁾ Erwin Dade, *Versuche zur Wiedererrichtung der lateinischen Herrschaft in Konstantinopel*. Jena, 1938, 2. Teil, Kap. 2.

historien Iorga — et avec 1000 valets d'armes. Conformément à la convention, Roger reçoit le titre de μέγας δούξ, la main de la fille d'Asan, nièce de l'empereur, et, pour chacun de ses hommes une solde mensuelle de 4 onces payables quatre mois d'avance.

Cette troupe de guerriers éprouvés rendit, au début, des services à l'empire, car elle débarrassa dès les premières rencontres, les régions maritimes de l'Asie Mineure des bandes turques. Mais bientôt des motifs de mésentente se firent jour et une vive hostilité ne tarda pas à se déclarer entre l'empereur et les aventuriers catalans.

Ces tristes circonstances font l'objet d'un grand nombre de lettres adressées par le patriarche à l'empereur. Par malheur, dans les manuscrits qui nous ont transmis cette correspondance, aucune lettre ne porte de date. Seul leur texte peut nous donner une idée approximative de l'époque à laquelle elles ont été écrites. Les plus nombreuses et les plus importantes, à en juger par les événements auxquels elles font allusion, datent du deuxième pontificat d'Athanase et sont donc postérieures à l'arrivée de Roger à Constantinople.

Les violences commises par les Catalans en Asie Mineure au cours de la campagne de 1303—1304 et ensuite en Europe, après l'assassinat de Roger, au printemps de l'année 1305, soulevèrent contre eux la haine des Grecs, haine dont nous trouvons des échos chez les historiens. Le souvenir s'en est conservé jusqu'à nos jours en Grèce, et le savant de Barcelone Rubió y Lluch, qui a consacré à la Compagnie Catalane tant de fameuses études, a recueilli dans l'une d'elles ¹⁾ des expressions caractéristiques que l'on entend encore aujourd'hui à l'adresse des Catalans dans les différentes régions de la Grèce. En Thrace, on dit, comme une terrible malédiction: « Ἡ ἐκδίκησις τῶν Καταλάνων εὕροι σε! » (Que la vengeance des Catalans t'atteigne!). En Eubée, lorsqu'on reproché à quelqu'un une injustice, on lui dit: « αὐτὸ οὔτε οἱ Καταλάνοι τὸ κάμνουν ». (Les Catalans eux-mêmes ne feraient pas cela). En Acarnanie, le nom de Catalan est

¹⁾ *La expedición y dominación de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos*. Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, T. IV, Barcelona, 1887.

synonyme de « sauvage », de « voleur », de « malfaiteur ». À Tripolis, dans le Péloponnèse, on dit d'une femme irascible et grossière: « ὁμοιάζει σὰν Καταλάνα ». (On dirait une Catalane), et « poignard catalan » signifie « poignard d'assassin ».

On ne saurait donc s'étonner si, dès le début, ils sont présentés sous un aussi triste jour par P a c h y m è r e et G r é g o r a s. Notre éminent et regretté historien Iorga a comparé, en soulignant les différences qui existent entre eux, l'exposé de P a c h y m è r e et celui du fameux Catalan Ramón Muntaner, qui fut l'un des acteurs de cette extraordinaire aventure et qui la décrivit ensuite dans une chronique restée célèbre ¹⁾. Comme dans tant d'autres cas similaires, la vérité doit être dans le juste milieu. Sans croire en tous points la relation épique de Muntaner, nous devons reconnaître que l'intervention des Catalans en Asie Mineure fut couronnée d'un grand succès. Ceci est confirmé par la correspondance du patriarche Athanase. Ce dernier, comme tous ses contemporains, est hostile aux Catalans. Dans une des lettres qu'il adresse (à l'empereur ²⁾), énumérant les maux qui accablent le peuple fidèle et qui font que Dieu s'est détourné d'eux, il fait allusion à ce qui s'est passé en Anatolie et à ce qui se passe en Macédoine. (Διὰ τί δὲ καὶ τὰ συμβαίνοντα ἐν τῇ Ἀνατολῇ καὶ συμβαίνοντα μέχρι τοῦ νῦν καὶ τῇ Μακεδονίᾳ φημί . . .), « sans parler, ajoute-t-il, du carnage causé par les buveurs de sang ou Mogavares ». Il y a ici en grec un jeu de mots qui ne peut se traduire: ἵνα ἐάσω τὴν ἐκ τῶν αἰμοβόρων ἢ Μογαυάρων πανολεθρίαν.

Athanase n'a pu écrire ceci par conséquent qu'après l'automne de 1303, date où la Compagnie fit ses débuts en Asie Mineure. Le patriarche demande à l'empereur de veiller à la sécurité de la ville, « car les Mogavares doivent être considérés comme des ennemis ».

En dépit de cette attitude, nous avons dans une autre lettre une preuve des succès catalans et du fait qu'ils délivrèrent les côtes de l'Asie Mineure.

¹⁾ Ramón Muntaner et l'empire byzantin, dans « Contributions catalanes à l'histoire byzantine », Paris, Gamber, 1927.

²⁾ Πρὸς τὸν αὐτοκράτορα ἀναφέρων τὰ συμβαίνοντα ἐν τῇ Ἀνατολῇ παρὰ τῶν αἰμοβόρων Μογαυάρων. Fol. 15 v. — 16 r.

Le patriarche revient sur son appel à la conversion et à la pénitence ¹). « Le cri des iniquités et de notre impureté, non seulement du peuple tout entier, mais encore des moines et des prêtres, est monté jusqu'à Dieu », dit-il. C'est pourquoi ils doivent apaiser le Seigneur dont la colère plane au-dessus de leur tête, car c'est de là seulement que peut venir le salut : « Et je le dis devant le Dieu des Puissances, — continue le patriarche — sans les intercessions nombreuses présentées à Dieu par la Sainte-Vierge lorsque quelques-uns d'entre nous, trop rares, l'ont priée, *cette ville n'aurait pas échappé jusqu'à présent à cette journée du 13 décembre où se produisit ce coup retentissant, et les régions de l'Anatolie, d'Anea jusqu'à Scutari, n'auraient pas été épargnées elles non plus* » (οὔτε αὕτη ἡ πόλις ἐσώζετο ἕως νῦν ἀπ' αὐτῆς τῆς Π' τοῦ Δεκεβρίου, ἡνίκα ὁ τετρυγῶς ἐκεῖνος ἐγένετο κτύπος, οὔτε τὰ τῆς Ἀνατολῆς ἀπ' αὐτῆς τῆς Ἀνέας μέχρι τοῦ Σκουταρίου).

Ce que fut cet événement du 13 décembre (1303 ou 1304) auquel échappa Constantinople, nous ne pouvons le savoir. Mais dans ce passage, on parle également de la délivrance de l'Anatolie, depuis Anea, ville située au bord de la mer, près d'Éphèse, jusqu'à Scutari, aux portes de la capitale. Chez P a c h y m è r e lui-même nous voyons que, partant de Kyzikos où il avait passé l'hiver, Roger rencontra les Turcs à Germé, dans la Phrygie hellespontique, où il les mit en déroute, puis il les battit à Aulax où l'émir fut blessé et dut prendre la fuite. A Philadelphie enfin, où l'avait envoyé le souverain pour délivrer la ville depuis longtemps assiégée par les Turcs, il remporta une victoire complète. Mais la relation de Muntaner ajoute que le Grand-Duc vint de Philadelphie à Éphèse et envoya Muntaner à Anea (ou Ania) pour amener Rocafort qui y était arrivé afin de se présenter au chef de la Compagnie ²). A Anea, Roger écrasa une bande turque, tuant 1000 cavaliers et 2000 valets d'armes. Il pénétra ensuite victorieusement jusqu'aux monts de l'Arménie, à la

¹) Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ ἐπιστροφῆς πρὸς θεὸν καὶ ἔνα ἐπιγνῶ ἕκαστος τὰ οἰκεῖα καὶ τὰ κοινὰ καὶ περὶ τοῦ τετρυγῶς (I. τετρυγός) κτύπου ἐκεῖνου. Fol. 17 r.—17 v.

²) Voy. G. Schumberger, *Expédition des « Almogavares » ou routiers catalans en Orient*, Paris, 1902, pp. 88—89.

Porte-de-fer — et il ne saurait être question naturellement que des monts de l'Arménie Cilicienne ¹⁾. Là, il livra aux Turcs une grande bataille et les écrasa ²⁾.

Athanase sait donc lui aussi que, dans cette campagne, le territoire de l'Asie Mineure d'Anea, aux environs des bouches du Méandre, jusqu'au Bosphore a été débarrassé des Turcs. Le passage suivant de cette lettre est tout aussi caractéristique: « Et ne crois pas — dit-il — que nous arriverons à quelque chose grâce aux armées seulement, car je te le répète devant Dieu, même s'il était possible que tout l'Occident s'unisse pour nous aider, (nous ne ferions rien) » ³⁾. Seules, la conversion et la pénitence seront notre salut, proclame le patriarche. Il conseille donc à chacun, en particulier à ceux qui conduisent les affaires publiques et celles de l'Église, de reconnaître ses devoirs et ceux qu'il a envers la communauté; celui qui s'y refuserait doit être destitué de ses fonctions, car, ajoute-t-il, si la conversion est complète, ce n'est pas seulement la liberté que recouvrera le sol de l'Anatolie, mais les rebelles Ismaélites seront écrasés et leurs territoires retomberont aux mains des chrétiens.

Craignant que Roger ne force la population des îles à se convertir à la foi de Rome, Athanase demande à l'empereur de joindre au Grand-Duc des orthodoxes, « des partisans de l'Église du Christ » (κοινωνούς τῆς Χριστοῦ Ἐκκλησίας) ⁴⁾. Pour toute la peine que Sa Majesté s'est donnée afin de débarrasser, avec l'aide de Dieu, l'Église de la communion des Italiens, on ne saurait dire quelle récompense lui est réservée. « Et puisque le malheur qui s'est abattu, à cause de nos péchés, sur les chrétiens nous a obligés à donner des îles au Grand-Duc, je vous prie d'envoyer auprès de lui, autant que vous le pouvez, des membres de l'Église du Christ; car, sans eux, ils vous causeraient à vous beaucoup de mal et ils forceraient

¹⁾ Muntaner précise: « Qui est lo despartiment del regno del Natoli e de regno d'Armenia ». Ap. Iorga, *ouv. cit.*, p. 24, n. 1.

²⁾ Voy. *La Chronique*, ed. Buchon, Panthéon littéraire, Paris, 1840, chap. 207.

³⁾ Καὶ μὴ νομίσης ὡς δι' ἐπιβολῆς στρατευμάτων ἰσχύσομέν τι. Λέγω γὰρ καὶ πάλιν ἐνώπιον τοῦ θεοῦ ὡς οὐδ' ἂν αὐτῇ ἡ Ἐσπέριος, εἰ ἦν δυνατὸν, ἔλη συνήχθη εἰς τὴν βοήθειαν.

⁴⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα δοθῆναι τῷ μεγάλῳ δουκὶ κοινωνοῦς τῆς Χριστοῦ Ἐκκλησίας. Fol. 6r.

le peuple de l'Église qui se trouve dans ces régions à se convertir à leur croyance contre leur volonté. Et, pour Dieu, que Ta Majesté divine prenne garde à cela, afin que nous ne soyons pas responsables d'une telle perte »¹⁾).

Nous devons relever enfin une lettre dans laquelle Athanase s'occupe encore de la calamité provoquée par l'engagement des Catalans au service de l'empire. Elle est intitulée: « Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα διὰ τοῦ Σικελοῦ, ἵνα μὴ ἐνεργῆ δουλείας δημοτελεῖς διὰ τὸ ὠμὸν καὶ ἀπάνθρωπον » (Lettre à l'empereur pour que nul service public ne soit confié au Sicilien, parce qu'il est cruel et méchant)²⁾).

Cette lettre d'Athanase est rédigée, comme tant d'autres, dans un style impossible, car, ainsi que le dit G r e g o r a s, le patriarche était vraiment peu lettré, ἀδαῆς μὲν τῆς τῶν γραμμάτων παιδείας, là même où il témoigne d'une connaissance assez étendue des Saintes Écritures. Autant qu'on en peut juger d'après ce texte, avec sa syntaxe capricieuse, il ne saurait être question ici, comme le croit M. G u i l l a n d, d'un dignitaire du nom de Sikelos, mais bien plutôt du « Sicilien », c'est-à-dire du chef catalan.

Le patriarche dit que Dieu a rendu l'empereur semblable à Moïse et il lui demande de se montrer tel dans les circonstances présentes, « afin que, de même que celui-là a sauvé son peuple des dix plaies d'Égypte, de même Ta Majesté (sauve) l'orthodoxie de la redoutable domination du Sicilien; que personne ne pense que le cœur dur et orgueilleux de ce dernier ne puisse être comparé à ces plaies » (Ἰν' ὡς ἐκεῖνος τῆς δεκαπλήγου τῶν Αἰγυπτίων ἀνώτερον τὸ ὑπήκοον ἀνεσώσατο, καὶ ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλεία σου τῆς ἀμειδοῦς δυναστείας τοῦ Σικελοῦ τὸ ὀρθόδοξον, οὐδαμῶς τῶν πληγῶν ἀπαράβλητον ὑπολήψεσθαι τούτου τινὰ τὴν σκληρὰν καὶ ἀγέρωχον τούτου ψυχὴν).

¹⁾ Ὅσον ἐσπούδασε μετὰ Κύριον ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλεία σου τὴν Ἐκκλησίαν καθάραι συγκοινωνίας τῶν Ἰταλῶν οὐκ ἔστιν εἰπεῖν ὅσος ἀπόκειται ταύτῃ μισθός. Ἐπει δὲ νῦν ἡ διὰ τὰς ἐμὰς ἀμαρτίας συμβῆσα χριστιανοῖς συμφορὰ ἠνάγκασε νήσους δοθῆναι τῷ μεγάλῳ δουκί, δέομαι ὅση σοι δύναμις ἵνα ἐκπέμπωνται παρ' αὐτοῦ κοινωνοὶ τῆς Χριστοῦ Ἐκκλησίας· εἰ γὰρ μὴ κοινωνοί, καὶ ἡμῖν πολὺ προξενήσουσι κριῖμα καὶ τὸν ἐκεῖ εὐρισκόμενον τῆς Ἐκκλησίας λαὸν συγκοινωνεῖν ποιήσωσι καὶ μὴ θέλοντα, καὶ διὰ Κύριον γενέσθω τούτο μεγάλη φροντίς τῇ ἐκ Θεοῦ βασιλείᾳ σου μήπως ἡμεῖς εὐρεθῶμεν ὑπεύθυνοι τοσαύτης ζημίας.

²⁾ Fol. 75 v.

Après un verbiage embarrassé, émaillé de citations bibliques, le patriarche conseille, comme d'habitude, à Andronic de passer à l'action: « C'est pourquoi je te supplie, à supposer même qu'il ait tenté d'obtenir la considération de plusieurs et que par les divines ordonnances il ait été inscrit et mis sur le rôle pour exercer une fonction, qu'il se détrompe, le dévastateur, lui-même, écarté qu'il sera par Ta sainte âme compatissante qui hait le mal, vénère le commandement du conducteur et législateur de toute chose et se montre préférer cela à l'insolence du Sicilien ainsi que la miséricorde au sacrifice. Que ce loup soit confondu, la gueule ouverte dans ce vain calcul, selon le proverbe, et que, trompé dans ses espérances, il sache que Dieu veille sur les choses humaines et qu'il ne permet pas que ce soit le mal qui triomphe jusqu'à la fin »¹⁾. Il est évident, croyons-nous, qu'il s'agit du « Sicilien ».

III

La correspondance d'Athanase n'est pas moins intéressante en ce qui concerne l'état social de l'époque.

Ce n'était certes pas chose nouvelle à Byzance que de voir les pauvres opprimés par les riches. A toutes les grandes époques de son histoire, les empereurs sont intervenus énergiquement pour protéger les classes pauvres de la société. Mais les calamités qui s'abattirent à cette époque sur l'empire aggravèrent à coup sûr le mal. La pénétration turque jusqu'aux rives de la Méditerranée et du Pont Euxin mit la population de l'Asie Mineure en fuite, refoulant dans la capitale, aux environs et dans les diverses régions de la Thrace le flot des réfugiés. Cet afflux de population donna aussitôt naissance à des épidémies et à la famine. Lorsque, après l'assassinat

¹⁾ Ἐνεκεν τούτων ἀντιβολῶ, εἰ καὶ πρὸς τινῶν δυσωπίας τυγχάνειν σπουδάζεται, καὶ εἰ σεπτοῖς ἐνεργεῖν ἐνεγράφη καὶ κατηλέχθη προστάγμασι, ψευδάσθω ὁ λυμῶν ἑαυτῷ ὑπ' αὐτῆς τῆς μισοπονήρου καὶ συμπαθοῦς σῆς ἀγίας ψυχῆς διειργόμενος τοῦ τῶν ἔλων παραγωγῆς καὶ νομοθέτου δυσωπουμένης τῷ θεσπιώδημα, καὶ τοῦτο τῆς ἀπονοίας τοῦ Σικελιοῦ προτιμᾶν προτιθέντος καὶ τῆς θυσίας τὸν ἔλεον, καὶ λύκος ἀπελεγχθήτω μάτην χανῶν τὸ τοῦ λόγου, ὡσάν τῶν ἐλπίδων ἀποσφαλῆς γνωρίση θεῶν ἐφορᾶν τὰ ἀνθρώπινα καὶ μὴ ἔῶντα εἰς τέλος τὴν πονηρίαν κατακαυχῆσασθαι.

de Roger à Andrinople, les Catalans, auxquels s'étaient jointes des bandes turques, commencèrent à tout dévaster en Europe, la misère devint encore plus affreuse. Comme toujours, en semblables circonstances, il ne manqua pas de criminels appliqués à s'enrichir en profitant des malheurs publics, de fonctionnaires qui accumulaient malhonnêtement des richesses, de gens frivoles qui continuaient à mener, au milieu des souffrances générales, une vie de plaisirs et de débauche. Contre tous ceux-là s'éleva vigoureusement le patriarche, aux yeux duquel tous ces maux provenaient de l'abandon de la foi pratique, en demandant inlassablement à l'empereur de frapper le mal sans pitié et d'obliger les égarés à revenir εἰς ἐπιστροφήν καὶ μετάνοιαν.

Tel autrefois Saint Jean Chrysostome dans la lascive métropole de Syrie et dans la reine des villes aux mœurs dissolues, le généreux ascète dénonce les péchés du siècle qui minent l'empire par la base.

Voici une lettre où il esquisse un tableau presque complet des fautes de la société qu'il condamne: « C'est pourquoi je supplie mon très puissant empereur; excite-nous, même contre notre vouloir, à faire les choses qui plaisent à Dieu; que la justice luise sur ton règne, que le juste jugement soit fermement établi, que la modération domine, que la pitié et la vérité coulent à flot, pour qu'aucun des crimes de cette malheureuse cité ne se retrouve dans ta ville — fourberie, usure, injustice. Tout d'abord enseigne à ta maison et aux enfants que Dieu t'a donnés de se glorifier plus de la piété et de la justice que de la pompe impériale. Car la richesse et la majesté du règne se trouvent aussi chez les païens, et la mort les anéantit, tandis que ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien. Enseigne aux nobles à n'avoir pas de part avec les voleurs, à ne pas se laisser corrompre par des présents; renvoie avec honneur les évêques dans leurs diocèses, afin que leurs ouailles privées de pasteur ne deviennent pas la proie des loups et qu'à l'apparition du pasteur suprême ils ne soient pas confondus. Et donne leur assez de confiance pour dénoncer à Ta Majesté divine ceux des puissants qu'ils verraient agir contre la loi, et que le peuple

apprenne d'eux la dévotion, ne se contaminant pas au contact de magies, de sorcelleries et d'autres iniquités et blasphèmes qui attirent la colère de Dieu. Si Ta Majesté divine nous dispose par la parole et par l'action à vivre de la sorte, tous ceux qui l'implorent ne parleront plus en l'air, mais à l'oreille de Dieu et ils en seront écoutés et il détournera sa colère de nous et rendra à nos ennemis au septuple le mal qu'ils ont fait»¹⁾.

Dans sa longue « Didascalie au peuple chrétien sur l'empereur, le Sénat et l'élévation et l'abaissement des patriarches », Athanase trace de nouveau le sombre tableau des maux qui « dévorent la condition éponyme du Christ (de la chrétienté) comme le feu indompté que personne ne se décide à éteindre ». C'est d'ici, écrit-il, que viennent tous les maux favorisés par le silence de celui qui devrait les empêcher, chacun s'efforçant de dépasser en méchanceté son voisin, et c'est ainsi que se glissent impunément l'incrédulité, les faux serments individuels et communs, l'inceste, l'adultère, les convoitises, l'impitoyable exploitation des pauvres, les corruptions, les injustes sentences rendues contre les veuves et les orphelins. « Cependant, poursuit Athanase, il n'est personne qui ait pitié, personne qui pleure, personne qui punisse ou qui redresse: bien au contraire, le prêtre est devenu comme la foule ». De la sorte, affirme-t-il plus loin, nous avons ruiné la forteresse de l'Episcopat qui nous protégeait et nous voyons notre pays conquis et dévasté par les étrangers qui infestent toutes les routes, nous extorquent, nous déchirent lamentablement et nous dispersent honteusement parmi les païens. Il attire enfin l'attention de l'empereur sur le fait que, si l'observation des lois divines est un devoir inexorable pour tous les croyants, il l'est encore davantage pour les empereurs qui doivent honorer la pourpre dont Dieu les a revêtus²⁾.

Pourquoi, se demande le patriarche dans une autre lettre³⁾, n'est-il pas mort plus tôt, pourquoi a-t-il été laissé pour voir

¹⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ ἐπιστροφῆς καὶ μετανοίας τῆς πρὸς θεὸν καὶ περὶ τῶν υἱῶν αὐτοῦ καὶ ἀρχόντων μὴ τῇ δόξῃ τῇ βασιλείῳ σεμνύεσθαι ἀλλὰ τῇ δικαιοσύνῃ καὶ σωφροσύνῃ. Fol. 3^r.

²⁾ Διδασκαλία πρὸς τὸν Χριστιάνουμον λαὸν καὶ περὶ βασιλέως καὶ τῆς συγκλήτου καὶ περὶ ἀναβάσεως καὶ καταβάσεως πατριαρχῶν. Fol. 19 r. sq.

³⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα διεγεῖρον αὐτὸν ὅπως βλέψει βασιλικὸν καὶ λέοντιον κατὰ τῶν ἀδικούντων. Fol. 6^v-7^r.



des faits dont le seul souvenir lui arrache des larmes : l'extermination des chrétiens, l'indifférence à l'endroit des opprimés, l'impunité pour les malfaiteurs? Il implore le basileus pour que ce dernier lance contre l'injustice « un regard d'empereur et de lion » (βλέψον βασιλικὸν καὶ λεόντιον κατὰ τῆς ἀδικίας), l'assurant que, lorsqu'il étendra les mains pour la réprimer, le Tout-Puissant combattra à ses côtés (ἔχεις συμπολεμοῦντά σοι τὸν Παντάνακτα).

Au milieu de ces calamités — invasion jusqu'aux portes de la capitale, exode de la population terrorisée et destruction systématique des récoltes par la terrible *vendetta* catalane, — la famine s'étend jusqu'à Constantinople ¹⁾. Les pauvres ne peuvent plus se procurer le pain quotidien. La disette est aggravée par la rapacité de ceux qui cherchent à profiter des malheurs publics. Comme à toutes les époques de crise, on voit sortir de leurs cachettes les accapareurs, les trafiquants en objets de première nécessité qui abusent sans scrupule de la misère générale. Ils échappent, comme aujourd'hui, à tout contrôle et, grâce à certaines influences, ils s'assurent le plus souvent l'impunité. Athanase les menace de la colère divine et insiste auprès de l'empereur pour que des mesures soient prises contre eux. Ce grave problème fait l'objet de plusieurs lettres.

Naguère, dit-il dans une d'entre elles ²⁾, en parcourant les rues de la ville, les pauvres lui présentaient des requêtes diverses, mais maintenant, d'une voix unanime, presque tous se plaignent au sujet du blé; ils demandent qu'il ne sorte pas de la capitale et ils ont adressé au patriarche d'émouvantes supplications lui faisant jurer d'adresser au basileus, avant toute autre affaire, un rapport sur le blé. Déplorant avec eux leurs malheurs et pensant à l'état où la famine réduit ses frères, Athanase prie l'empereur d'écouter sa voix et la leur: « Ne

¹⁾ Voir N. Iorga, *ouvr. cit.*, p. 30, où est citée la relation de Muntaner qui montre la dévastation complète des régions, ce qui détermina les Catalans à s'en aller vers l'Ouest: « Haviem deshabitada tota aquella enconrada a deu jornades de totes parts, que haviem tota la gent consumada, si que res no s'hi collia; per què convenia per força que dessemparàssem aquell país ».

²⁾ Πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ τοῦ γεγονότος εἰς τὸν λαὸν λιμοῦ. Fol. 53 r.

laisse pas le blé aux étrangers qui, rongés de convoitises ou de l'amour (du gain), préfèrent l'or au Christ qui a ordonné de rompre le pain aux pauvres et non de sacrifier les fidèles du Christ par amour de l'or».

Plus tard, il écrit de nouveau au Souverain pour lui demander de contrôler la vente des céréales et du pain (περὶ τοῦ ἀναθεωρεῖσθαι τὰ τῶν γεννημάτων καὶ τῶν ἄρτων εἶναι εἰς δικαίαν ἐξώνησιν)¹⁾, et il demande que celui qui sera chargé de cette surveillance (ἡ τούτων ἐπιστάσια) soit choisi parmi les honnêtes gens. Il ne craint pas d'indiquer même la personne, estimant qu'on ne saurait en trouver de plus intègre et de plus fidèle que Dermokaïtes le *sébastos*. Il insiste, au nom du bien public, pour que le contrôle soit confié à ce dernier. La famine, continue-t-il, a causé à l'État une grande perte, de sorte que «l'abondance de l'or et de l'argent est presque toute passée des Romains aux étrangers, et ce qui est particulièrement pénible, c'est l'arrogance de ces derniers, qui se moquent orgueilleusement de nous et nous méprisent à tel point que, pleins d'insolence, ils prennent, comme prix de leur blé, les femmes des citoyens».

Athanase désire avoir un représentant dans la commission de contrôle dont il demande la création, car il écrit immédiatement à l'empereur²⁾ pour le prier de ne pas oublier le rapport qu'il lui a fait, de confier l'administration du blé au seul honnête homme qu'il a proposé et de lui adjoindre également un de ses moines (καὶ δοθῆ καὶ ἡμέτερος μοναχός), en leur prescrivant de travailler avec impartialité, pour la pitié, la vérité et la justice de Dieu, et «de ne pas permettre que le blé soit vendu à ceux qui veulent en augmenter le prix et qui, les maudits, le mélangent avec de la paille et du blé moisi ou avec tout ce que leur inspire le diable». Pour terminer, Athanase tient à déclarer que, jusqu'à ce jour, il s'est borné à faire des rapports, mais que désormais il *exigera* et se fâchera s'il n'est pas écouté.

¹⁾ Fol. 75 r.

²⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ τοῦ αὐτοῦ καὶ ἀθις καὶ μὴ πωλεῖν τινὰν σῆτον ἄνευ εἰδήσεως καὶ τοῦ πατριάρχου. Fol. 53 v.

Ses suggestions sont enfin accueillies par l'empereur — on ne sait s'il accepta également les personnes recommandées par le patriarche — car, dans une autre lettre, Athanase le remercie des sages mesures qu'il a prises. Andronic a, en effet, donné l'ordre d'exercer sur les boulangers un contrôle sévère afin que l'on sache « qui achète, comment et combien, et comment l'on vend »; il ordonne de même que les cargaisons des navires qui arrivent au port « ne soient pas achetées par les marchands de céréales et par les trafiquants de blé, mais seulement par ceux qui en ont besoin, que ceux-là seuls puissent s'en procurer »¹⁾. En même temps, il ordonne de veiller à ce qu'on n'emploie pas de mesures et de poids doubles (καὶ τὸ τὰ μέτρα τηρεῖσθαι, τοῦ μὴ μέτρα δισσὰ καὶ στάθμια πολιτεύεσθαι).

À cette occasion Athanase communique à l'empereur que Dermokaïtes ayant besoin de deux aides, ils ont élu deux des démarques (δύο ἐκ τῶν δημάρχων), Antiochites et Ploummes, et il lui demande d'ordonner à ces derniers et à tous ceux qu'on trouvera en charge de travailler en toute conscience.

Vu l'état des mœurs de l'époque, les objurgations inlassables d'Athanase n'eurent qu'un effet réduit. Aussi rappelle-t-il une fois de plus, avec énergie, au basileus que si Dieu l'a couronné du diadème et de la pompe impériale, et s'il lui a confié l'épée, ce n'est pas pour que cette dernière reste inactive, mais bien pour qu'elle serve à séparer le juste de l'injuste (διχοτομεῖν τὸ δίκαιον καὶ τὸ ἄδικον). Or, pour ne parler pas d'autre chose, « le blé et le vin que le Seigneur a accordés pour le bien du peuple et des services impériaux, les riches, aidés par Mammon, n'ont pas craint de s'en emparer, et de faire ainsi périr les pauvres ». Si Sa Majesté ne prend aucune mesure à ce sujet, le patriarche le menace d'assembler le peuple, de monter en chaire pour jeter l'anathème sur les trafiquants et de retourner ensuite chez lui sans mot dire, quoi qu'il arrive : « car je préfère, dit-il en terminant, affronter la mort

¹⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ τοῦ σεβαστοῦ Δερμοκαΐτου καὶ τῶν δημάρχων ὧν ἐξελέγησαν ἀναθεωρεῖσθαι περὶ τοῦ μὴ μέτρα δισσὰ καὶ στάθμια πολιτεύεσθαι ἔχειν ἀναδοχὴν παρ' αὐτοῦ. Fol. 78 v.

plutôt que de voir commettre dans l'État des chrétiens des injustices si grandes que même chez les païens on ne les passe pas sous silence» (συμφέρει γάρ μοι σφαγήν ὑπομείναι ἢ τοσαύτας ὀρᾶν ἀδικίας τῇ πολιτείᾳ χριστιανῶν, ἃ οὐδὲ ἐν τοῖς ἔθνεσιν σιωπᾶν). Le titre de cette lettre mentionne qu'elle a été lue à Sainte-Sophie au milieu du peuple ¹⁾).

Relevons dans le même ordre d'idées une autre lettre, où Athanase reproche de nouveau à l'empereur l'inefficacité des mesures qu'il a prises; en outre, il le reprend d'empêcher ceux qui voulaient cultiver le sol de le faire. En pleine famine qui décimait la population, la chose paraît étrange; mais elle est affirmée par le patriarche: C'est, d'ailleurs, ce qu'indique le titre même de la lettre: πρὸς τὸν αὐτοκράτορα ὅπως μὴ παντὶ βουλομένῳ λέγειν πιστεύῃ, μηδὲ καλύειν τοὺς καλλιεργοῦντας τὴν γῆν (À l'empereur, pour qu'il ne se fie pas à quiconque veut parler, et pour qu'il n'empêche pas de travailler la terre ceux qui le désirent) ²⁾).

« Crois, Saint Empereur, affirme Athanase, que ce qui attire chez nous l'ennemi, ce n'est pas tant l'abondance des biens utiles, que notre stérilité et le fait que chacun de nous suit la voie du mal. Si tu avais été plus sévère pour ceux qui convoitent ces biens et si tu avais ordonné avec énergie que tout malfaiteur découvert subisse un châtiment et soit déshonoré, le Dieu de justice et de bonté aurait eu pitié de nous; mais n'empêche pas aussi impitoyablement de cultiver la terre ceux qui, devant les bienfaits de Dieu, veulent la travailler afin de produire ce qui nous est nécessaire» (μὴ ἀναστέλλειν καὶ οὕτω πικρῶς τοὺς γεωργεῖν ἐργάζεσθαι τὰ χρειώδη προθυμουμένους ἐναντία τῶν δωρεῶν τοῦ Θεοῦ). Il vaudrait mieux le remercier, ajoute-t-il, le glorifier et nous presser d'accomplir de bonnes actions, car, tout méchants que nous sommes, le Seigneur nous a offert aujourd'hui,

¹⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ τῶν σιτοκαπῆλων καὶ αἰσχροκερδῶν ἀναγνωσθὲν καὶ ἐν τῇ Ἁγίᾳ Σοφίᾳ ἐν μέσῳ τοῦ δήμου. Pachymère apporte une confirmation de ceci lorsque, parlant de l'insatiable avidité des puissants qui trafiquaient sur le blé et les aliments, il écrit: ὥστε (ὁ πατριάρχης) γράμμασι πρὸς τὸν κρατοῦντα παρρησιάζεσθαι, καὶ ὄρκους ἰσχυρίζεσθαι ἢ μὴν, ἢν μὴ γ' ἡ καπηλεία τοῦ σίτου ἐῷτο ἀραίς περιβαλεῖν ἐκ κοινοῦ συνεδρίου τοὺς καπηλεύοντας. (II, p. 461).

²⁾ Fol. 46 r. sq.

comme jamais, de la pluie à l'aurore. Le texte est très catégorique et il ne saurait être question ici d'une allusion à l'impôt dont Andronic avait frappé les transports de blé et d'orge, *σιτόκριθον*, dont parle Pachymère (II, pp. 492—493).

Voyant que presque rien n'était fait pour venir en aide aux malheureux, le patriarche passe à l'action et organise des repas gratuits pour les pauvres. A divers endroits de la ville, il fait bouillir des épis de blé (*ἀθήραν ἐψείν*), mais le bois lui fait vite défaut et il demande à l'empereur d'ordonner aux montagnards de lui permettre d'en transporter la quantité nécessaire ¹⁾.

Dans la « Vie d'Athanase » écrite par un moine et publiée par l'archimandrite Athanase de Pantokrator ²⁾, d'après un manuscrit du XIV-e siècle, cet épisode est raconté de façon plus circonstanciée. La famine qui s'abattit à cette époque sur Constantinople fut, y lit-on, la plus terrible de toutes celles qui aient jamais sévi, à tel point que des familles entières s'éteignirent. Sur les rues gisaient, en tas, les cadavres (*ἀνά δὲ τὰς λεωφόρους χύδην ἐκκεῖσθαι τοὺς νεκροὺς τῶν ἀνθρώπων*). Si l'on en croit le biographe, la situation était si affreuse que ceux qui transportaient les morts tombaient avant eux dans les fosses. Le patriarche ouvrit alors les magasins des riches, des trafiquants et de tous ceux qui profitaient de la souffrance de leur prochain pour réaliser des gains illícites, et « il rompit aux pauvres le pain », pour adoucir leur misère. Comme un nouveau Moïse, parcourant les rues de la capitale, il installa sur diverses places de grands chaudrons surveillés par des hommes nourris dans la vertu et il y fit bouillir du blé non broyé dans de l'huile, afin qu'il soit non seulement nourrissant, mais encore agréable au goût ³⁾. En outre, il fait bouillir également des légumes assaisonnés d'huile et de condiments divers et il offre à tout nécessiteux

¹⁾ Γράμμα πρὸς τὸν αὐτοκράτορα περὶ τοῦ πρόνοιαν προνοῆσαι τὸν πατριάρχην ἀθήραν ἐψείν περὶ τῶν πτωχῶν καὶ ζητῆσαι ξύλα τὰ τὸ πῦρ τρέφοντα. Fol. 57 r.

²⁾ Βίος καὶ πολιτεία Ἀθανασίου Ἀ' οἰκουμενικοῦ πατριάρχου συγγραφῆς ὑπὸ Ἰωσήφ Καλοθέτου μοναχοῦ. Θρακικά, 13 (1940), 56—107.

³⁾ 105: « περιὸν κύλιω τὴν τῶν πόλεων βασιλεύουσαν, ἴσθαι λέβητας μεγάλους ἐν ταύτῃ καὶ ἀνδρας ἐπίσθισιν ἀρετῇ ἐκτραφέντας, οὔτον ἔψει μὴ λεημένον καὶ ἐλαίω παραρτύνοντας, ἵνα μετὰ τοῦ τροφίμου καὶ τὸ ἥδῦ προσῆ ».

une pleine écuelle ou même une petite marmite (παντι τῷ ἐνδεῶς ἔχοντι παρέχειν τρυβλίον πλήρες ἢ καὶ χυτρίδιον)¹⁾.

Animé du sentiment de révolte que lui inspiraient les péchés du siècle, Athanase ne craint pas d'adresser des reproches au Souverain lui-même; il lui conseille à plusieurs reprises de se réconcilier avec l'impératrice qui, déçue dans son ambition de faire passer ses enfants avant ceux qu'Andronic avait d'un premier mariage, s'était retirée à Thessalonique. Ses critiques n'épargnent pas davantage les propres fils de l'empereur. Nous avons vu plus haut les conseils qu'il donne au sujet de leur éducation²⁾. Il dénonce un jour à l'empereur le despote Constantin, qui, disait-on, circulait la nuit en voiture, armé et qui, accompagné du fils du préfet, s'adonnait à des actes peu en harmonie avec les tristes circonstances de l'époque. Nous avons vu comment il dénonce Kokalas qui s'est laissé acheter par les Juifs. D'autres grands dignitaires viennent à leur tour. Il adresse au grand diécète une lettre où il lui reproche les injustices qu'il a commises et l'invite à restituer à celui qu'il avait lésé la dette entière: « Sache-le, assure-t-il, tu ne sortiras pas de là, quoi qu'il arrive, que tu n'aies rendu jusqu'au dernier denier » (εἰδῶς ὅτι οὐ μὴ ἐξέλθῃς ἐκεῖθεν, εἴ τι καὶ γένηται, ἕως καὶ τὸ ἔσχατον λεπτὸν ἀποδῶς)³⁾. Une autre fois, invitant l'empereur à l'office divin qui devait être célébré à Sainte-Sophie, le jour de l'Assomption, il lui déclare qu'il ne peut y recevoir les dames de la noblesse, car si ces dernières prennent place dans les *catechoumena* (galeries supérieures), ce n'est pas par piété, mais bien par orgueil et par désir de s'exhiber. Elles y viennent en effet parées d'or, de pierres précieuses et de riches vêtements, ignorant que la parure extérieure et surtout des fards ne sont pas dignes d'éloge. De plus, elles ne cherchent pas à se joindre au reste des fidèles, afin de prier avec eux dans

¹⁾ § 106.

²⁾ C'est également l'objet de la lettre Fol. 17 v.—17 r., ἵνα παιδεύῃ τοὺς υἱοὺς αὐτοῦ εἰς τὰ τῷ θεῷ ἀρεστὰ καὶ πᾶν τὸ ὑπῆκοον.

³⁾ Γράμμα πρὸς τὸν μέγαν Διοικητὴν ἵνα τὰ ἀδικήσαντα ἀποδῶ. Fol. 12 v.—13 r.

le recueillement; elles veulent rester en haut à l'écart de la foule, au-dessus même de la Prostration ¹⁾).

Enfin dans la lettre qu'il envoie à Andronic au sujet des Almugavares, il glisse une critique très âpre à l'adresse de Nicéphore Choumnos, le grand personnage de la cour d'Andronic II, homme de lettres connu et fort apprécié de ses contemporains. Celui-ci remplissait les importantes fonctions de Préposé à l'Écritoire (ἐπι Κανικλείου). Proclamant la nécessité du retour à la foi pratique et à la pénitence, le patriarche dit: « Ne nous laissons pas guider par nos appétits, comme le Préposé à l'Écritoire, qui ne cherche pas à se réconcilier avec Dieu pour tous les torts qu'il a commis dans l'exercice du pouvoir, mais seulement à contracter des mariages, comme s'ils pouvaient l'arracher aux mains de Dieu » (μη ζητῶν καταλλαγῆναι θεῷ εἰς ὅσα τῇ ἐξουσίᾳ ἐχρήσατο ἄσυμφόρως, ἀλλὰ μόνον γενέσθαι τοὺς γάμους, ὡς δυναμένους αὐτὸν τῶν χειρῶν τοῦ θεοῦ ἐξελεῖν). ²⁾ L'allusion est osée, car nous savons que Nicéphore Choumnos était allié à Andronic II. Pour resserrer les relations entretenues avec l'empire de Trébizonde, en vue de la lutte commune contre les Turcs, et afin de récompenser les services de son favori, Andronic avait voulu marier le jeune empereur de Trébizonde, Alexis, dont il était le tuteur, à la jolie fille de Choumnos, Irène. Mais, au lieu de l'écouter, son pupille épousa la fille d'un noble de son pays. L'empereur, pensant aussi à l'immense fortune de son ministre, décida alors de donner Irène à son propre fils, Jean, élevé au rang de despote et, malgré l'opposition acharnée de l'impératrice, cette union fut célébrée. Cela n'empêcha d'ailleurs pas le patriarche d'envoyer à l'empereur, quatre ans plus tard, lors de la mort du jeune despote, une touchante lettre de consolation, dans laquelle il trouve des paroles émues à l'adresse de l'infortunée belle-fille du souverain, déplorant la mort précoce de son époux et son veuvage prématuré (διὰ τε τὸν ἄωρον θάνατον τοῦ ὡραίου ἐκείνου ἰδεῖν καὶ τὴν παρὰ

¹⁾ Fol. 30 v.

²⁾ Fol. 17 v.

καιρόν καὶ ἐλπίδα καὶ ὥραν ἀναφθεῖσαν αὐτῇ κάμινον τῆς χηρείας).¹⁾

M. V. Laurent a exposé, avec beaucoup d'érudition, l'extraordinaire destinée de cette femme jeune et belle qui, veuve à seize ans, se retira, de désespoir, au couvent et réorganisa le monastère du Sauveur Philanthrope (Χριστοῦ τοῦ Φιλανθρώπου) à Constantinople. Malgré sa jeunesse, elle le conduisit avec énergie, en qualité de supérieure, sous la direction spirituelle du fameux Théolepte de Philadelphie²⁾. Byzance présente tous les contrastes.

Nous avons reproduit, dans leurs grandes lignes, les renseignements qui nous ont semblé les plus dignes d'être relevés, dans l'intéressante correspondance inédite du patriarche Athanase. Ils le présentent incontestablement comme une des grandes figures de l'Église orientale et confirment pleinement les données de l'histoire au sujet du règne sans relief et sans grandeur d'Andronic II.

Si l'on pense que toutes ces informations de la correspondance d'Athanase sont antérieures à la guerre civile qui allait être déclenchée par l'autre Andronic, le petit-fils vicieux qui déchira sa patrie, ajoutant ainsi à tant de désastres une nouvelle calamité, nous comprenons mieux l'effondrement progressif de l'empire durant sa longue agonie à laquelle mit fin le sabre de Mahomet II.

Un profond enseignement se dégage, pour beaucoup, de ce triste spectacle.

N. BĂNESCU

Membre de l'Académie Roumaine

¹⁾ Fol. 76 v.—77 r.

²⁾ *Une princesse byzantine au cloître*. Échos d'Orient, 33 (1930), 29—60.

